

Qhammi EDREL

Piège tout confort

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Qhammi Edrel, 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

PROLOGUE

C'est sûr, on ne sait jamais exactement comment sa vie va tourner.

J'ai été une bonne épouse, j'ai voulu être une mère exceptionnelle. Ma vie avait gravité entre ces deux modèles. Aujourd'hui, je suis à mille lieues de ce cliché, que j'ai cherché à grimer. Même dans mes cauchemars, je n'avais jamais été confrontée à une situation pareille.

Je suis avec des personnes qui m'ont aidée. Je leur ai fait confiance.

Louise porte une jolie robe vaporeuse, évasée, opalescente. Elle me fait signe. Elle veut que je la suive. Les pans de sa robe volent le long de ses jambes. Elle virevolte. Pâle corolle sur du miel. Elle ouvre une porte. La lumière est violente. Tout est blanc : le carrelage au sol, au mur. Même la table et la chaise sont recouvertes d'un drap immaculé. Je suis partagée entre l'horreur d'être trahie, piégée et le désir étrange de me plier à ce qu'elle veut de moi. L'irruption des trois autres femmes, toutes vêtues de bleu turquoise, provoque un contraste saisissant. L'une d'elles, d'un geste ample, m'ordonne de rester près de la porte. Artémisia s'approche de Louise, lui murmure quelques mots à l'oreille. Louise acquiesce d'un mouvement de tête, puis elle se retourne, me tend la main. C'est irréal. Il n'y a aucun bruit. Elle me supplie de la rejoindre. Je n'entends plus que mon flux sanguin cogner contre mes tempes, alors que Perséphonia m'interroge du regard. Elle veut me parler. Cela m'est pénible, mais je m'efforce de l'écouter :

— Tu es libre de partir. Aucune de nous ne te cherchera d'ennuis. Tu peux nous croire. Mais si tu veux continuer à la voir, ce sera à nos conditions. Tu devines lesquelles ?

Je n'en ai pas la moindre idée. Louise est restée vague. Même si je suis sidérée, atterrée, ses paroles me soulagent tant le silence m'oppressait. Je tourne la tête vers mon amie. Sa robe vient de tomber à ses pieds. Artémisia lui enlève son soutien-gorge, puis sa culotte. Dans la lumière blanche, sa peau apparaît comme du caramel. Elle coule plutôt qu'elle n'avance, soutenue par Artémisia qui la sert dans ses bras avant de l'installer sur la table.

— Tu décides quoi ? insiste Perséphonia.

Je suis paralysée. Le corps de Louise, étendu à quelques centimètres de moi, m'attire, mais je sais qu'il m'est désormais inaccessible. J'admire pourtant, et cela dure une éternité, l'étendue harmonieuse de sa peau. Seules les aréoles offrent un contraste. Je me fais violence pour m'arracher à cette contemplation. Nos regards se croisent, je comprends alors que, même si je ne peux plus la toucher, j'ai terriblement besoin d'elle. Comme pour bien me rappeler cette interdiction, Artémisia pose une main sur les seins de Louise, l'autre, sur ses cheveux qu'elle lisse doucement. Louise ne me regarde plus. Elle est entièrement absorbée par les yeux et le sourire d'Artémisia. Il me reste la longueur de son corps à contempler. Ses membres fuselés qu'on étend, qu'on attache. Je devine la douceur, la tiédeur de sa peau.

— Soit tu t'en vas maintenant, reprend Perséphonia, et tu ne reviendras jamais, soit tu refermes la porte, tu t'approches de la table et tu fais tout ce qu'on te demande sans discuter. Oui, j'ai besoin de voir Louise, de parler avec elle... mais je ne comprends pas ce qu'elles attendent de moi, exactement.

1. LES PREMIERS SIGNES

Tout a commencé environ un mois après ma rupture avec Bertrand. Un mois après l'effondrement de mon existence. Il y a bien eu Séverine et Julie qui m'ont aidée. Julie m'a trouvé une chambre dans un foyer pour femmes seules et Séverine m'a fait obtenir un job. Elles se sont bornées à ces urgences fonctionnelles. Quinze ans d'amitié les empêchaient de me laisser à la rue, c'est tout. L'une et l'autre ont fait jouer leurs relations et se sont éclipsées de ma vie. Pendant quelque temps, j'ai vu encore Julie au club de sport, mais elle n'était pas très assidue.

Le boulot, c'était pour un remplacement de quelques mois ; la chambre, du provisoire m'avait dit la directrice du foyer. Je n'étais pas prioritaire. La préférence était donnée aux femmes victimes de violence ou à celles qui avaient des enfants en bas âge. Les miens, Bertrand les avait gardés.

Tout a vraiment commencé un mardi matin. Je m'en souviens bien, car la veille, Louise m'avait demandé de l'accompagner à une soirée chez des amis. Pour moi, sortir le lundi soir était un non-sens. On sortait le samedi, point. Quand on sortait. J'avais accepté sans hésiter, tant je me sentais seule. Sauf que le lendemain, j'avais la tête prise dans un étau, des vertiges, des nausées. Plus aucun souvenir de la fin de soirée.

Fallait que j'aille travailler. Pas le choix. Mais qu'est-ce que j'avais bien pu faire la veille ? J'étais certaine de ne pas avoir trop bu. J'ai traversé le hall du foyer, comme un robot. Concentrée sur mes pas. Quand j'ai vu ma voiture posée n'importe comment, j'ai eu une peur rétrospective. De la honte aussi. J'avais dû rentrer complètement soûle. Je faisais

toujours attention à bien la garer pour ne pas gêner les mamans avec leurs poussettes. Là, elle gisait sur le trottoir, en plein passage. Ça ne me ressemblait pas.

— La vache ! s'est exclamée Louise. La tête que tu as !

Louise, c'était ma collègue depuis un mois. Dès ma première heure au bureau, elle m'avait guidée et expliqué patiemment le fonctionnement de l'entreprise. Elle m'avait même invitée à déjeuner, pour ne pas me laisser seule à me morfondre et à m'inquiéter dans cet univers inconnu.

Elle est partie d'un grand éclat de rire. Pour une bourgeoise, je me dévergondais rapidement ! Une triangulaire ! Comment ça, une triangulaire ?

— Ben tu m'as plantée vers minuit pour suivre le couple de quinquas. Vraiment, tu te souviens de rien ?

Instinctivement j'ai posé une main au bas de mon ventre, ce qui a accentué le rire de Louise. J'avais un vague souvenir d'un couple plus âgé que la moyenne. Étant dans la tranche d'âge supérieure avec mes presque quarante ans, j'avais échangé quelques mots avec la femme. Quelqu'un de très cultivé, au caractère trempé. Avocate, cadre très supérieure ou chef d'entreprise. Une belle femme, en plus. Je ne me souvenais de rien d'autre.

— Attends, Marion, c'est pas grave ! C'est normal, après ce que tu viens de vivre, de te lâcher un peu.

Sauf que pour moi, ça ne l'était pas. Les quelques souvenirs que j'avais de la soirée me mettaient dans l'embarras. À commencer par la tenue de Louise. On s'était donné rendez-vous devant l'adresse. Quand je l'avais vue arriver, je m'étais dit que je n'étais pas à ma place. Robe courte et décolletée jusqu'à l'indécence. À l'intérieur, au moins quarante personnes ; les hommes étaient tirés à quatre épingles, les femmes exposaient leurs jambes ainsi qu'une

grande partie de leurs poitrines. Avec mon pantalon noir informe, mon chemisier boutonné jusqu'en haut, j'avais l'air d'une gourde. Tout ce monde-là m'a quand même fait bon accueil et j'ai pu discuter avec plusieurs convives. Globalement, les gens étaient sympathiques, intéressants, mais mon regard traînait malgré moi sur les jambes des femmes, leurs épaules dénudées et l'échancrure de leurs corsages. Il m'arrivait de m'habiller ainsi. Pas si court, quand même. Je les trouvais élégantes. J'avais toujours apprécié le mélange des étoffes et de la peau nue, n'y voyant rien d'autre qu'une manière d'être en société. Un code. Celui des fêtes entre amis. Comme le mélange sucré-salé qu'on aime à goûter de temps en temps. Il y avait pourtant quelque chose de trop lascif dans cette soirée. J'étais gênée, je n'avais rien à faire dans cet endroit. J'étais une mère de famille et ne devais avoir d'autres pensées que celles pour mes enfants. Quoi qu'en dise Louise.

— Et toi ? j'ai grincé, tu t'es envoyée en l'air ?

— Sois pas vulgaire ! Écoute, t'as dû faire des mélanges que t'as pas supportés. C'est pas un drame !

— Si ! Pour moi c'est la honte ! Une partouze ! J'ai été entraînée dans une partouze !

— Tu dois bien sentir s'il s'est passé quelque chose de ce côté-là, non ?

La question de Louise, main tendue vers le bas de mon ventre, mit un bémol à mon angoisse, car je ne me sentais pas irritée comme je pouvais l'être quand Bertrand m'avait fait l'amour. Au moins, de ce côté-là, j'étais tranquille.

— J'ai à te parler sérieusement.

Pourquoi ? Jusque-là on avait échangé des fariboles ?

Louise était parfois déconcertante. Mais ce qu'elle déclara

me laissa sans voix. Oubliée la honte de ma soirée. Un immense espoir se dessinait.

— En fait, il s'agit d'un congrès d'ophtalmos. Au départ, on devait pas avoir le marché, mais Romain s'est débrouillé je ne sais comment et finalement, on a l'affaire. Et moi, je suis déjà à temps plein sur le salon des innovations locales. Si t'es d'accord, je propose à la patronne que tu t'en occupes avec moi.

*

Après un mois, mes larmes avaient séché. J'avais toujours une boule au ventre en pensant à mes enfants, à la vie que j'avais quittée ; sur un coup de tête, peut-être. Mais sans retour en arrière possible. Bertrand et ses parents faisaient barrage. J'avais quitté le domicile conjugal. Non sans raison ! Bertrand avait au moins deux maîtresses. En l'apprenant, j'avais préparé une valise et j'étais allée dormir à l'hôtel. Je pensais revenir le lendemain, prendre le reste de mes affaires et surtout mes enfants. Mais je n'avais plus de logement. Et tout le monde – mes parents, beaux-parents, anciennes amies, Julie, Séverine et tous les autres – n'avait retenu que mon départ, mon abandon du foyer. Un caprice. Une crise d'hystérie. Une mère de trois enfants ! Inadmissible !

Je tenais un boulot. C'était déjà inespéré, pour moi qui n'avais pas travaillé depuis près de quinze ans. C'était un emploi de secrétaire et je m'en tirais pas mal. Pour le logement, il me fallait encore deux fiches de salaire pour décrocher quelque chose. En attendant, avec ma chambrette de foyer, je tendais le dos chaque fois que je croisais la directrice, qui ne se privait pas pour me rappeler ma situation dérogatoire et très provisoire.

Ce mardi, Louise m'offrait une chance supplémentaire. Un travail de conceptrice d'événements. C'était d'un autre niveau que le simple secrétariat.

Je ne sais pas pourquoi, le courant est passé tout de suite avec cette fille. On n'est pas du même âge. Elle a moins de trente ans. Pas d'enfant. Célibataire. Fêtarde. Tout le contraire de moi. Pourtant, dès le premier jour, elle m'a aidée, elle a même fait certaines tâches à ma place, pour que je ne sois pas virée. Là, elle voulait que je monte en grade. J'étais prête à la suivre sans hésiter. Il me fallait un bon job et un salaire à la hauteur pour trouver un appartement et récupérer mes enfants.

Le reste de la journée se déroula comme Louise l'avait prévu. La patronne n'hésita pas longtemps. Elle se laissa convaincre par Louise, qui promit de m'épauler. La montagne de nouveautés qui me tombèrent dessus m'empêcha de penser au trou noir de la veille au soir.

De retour dans ma chambre, je fis un point sur mes dépenses ainsi que je le faisais une fois par semaine, avant de les vérifier sur le site Internet de ma banque. Et là, je découvris un versement important sur mon compte. Sans doute une erreur. Inexplicablement, je sentis l'angoisse me tordre le ventre.

— Qu'est-ce que tu vas imaginer ? ricana Louise quand je l'appelai au téléphone. C'est une erreur. Au pire, la banque va te reprendre l'argent.

— S'il y avait un lien avec hier soir ?

— Tu crois qu'on t'a payée pour une partouze ?

Louise était directe. Elle aimait provoquer mon côté fleur bleue, mère de famille. *Cul coincé, peine à jouir !* Je devinais les sarcasmes qu'elle se gardait de prononcer. Je ne

lui avais pourtant pas dit grand-chose de mon existence avec Bertrand et surtout rien d'intime. Le fait est que je me considérais avant tout comme une maman. Mon existence avec Bertrand avait été rythmée par les grossesses, les naissances, les premiers pas des petits. Ma sexualité n'avait été qu'un passage obligé pour atteindre mon bonheur.

Et je l'avais atteint.

Et j'avais tout perdu.

Louise semblait deviner ce que j'étais, au fond de moi, et formuler dans un conseil répété, « Tu devrais dématerniser ton cerveau ! » Absurde !

Mais comment expliquer, alors, son intérêt pour moi ? Qu'elle m'ait prise sous son aile ? Peut-être se sentait-elle investie de la mission de me changer. De faire de moi une hédoniste. Voire une nymphomane. C'était peine perdue, mais il fallait absolument qu'elle croie le contraire. Je ne voulais pas qu'elle me lâche. Surtout pas en ce moment. J'avais besoin de son soutien. Certes, je travaillais et je commençais à gagner ma vie, mais mes enfants me manquaient, ne pouvant les voir qu'un samedi sur deux. Décision familiale, appliquée avec rigueur par mes beaux-parents. Louise représentait mon unique soutien, ma seule oreille attentive.

— Crois-moi Marion, tu dois oublier ce détail. Il ne t'est rien arrivé d'autre qu'une bonne cuite. Pense à ton nouveau boulot, à tes enfants.

— Je ne sais pas comment te remercier. Ce que tu fais pour moi...

— Je trouve injuste ce qui t'arrive. Au fait, je vais sans doute récupérer les coordonnées d'une avocate qui défend les femmes comme toi. Elle milite dans une association qui prend tout en charge. T'auras rien à payer. Une amie — tu

sais, celle avec qui je suis partie en Thaïlande l'été dernier
— doit me rappeler pour me donner les coordonnées.

2. L'AMIE OPTIMISTE

Les deux jours qui suivirent ce mardi furent très occupés. Louise me dressa la liste des choses à faire et m'aida à établir un échéancier des tâches à accomplir jour après jour. Je mesurai, seulement à cet instant, l'immensité de la mission des conceptrices d'événements. En bonne secrétaire, j'avais, dès mes débuts, décrété que j'accomplissais l'essentiel du travail de l'agence, les autres n'étant que des nantis qui passaient leur temps à bavarder. Louise corrigea rapidement ma perception en me dressant la liste des choses à faire. Contacter les intervenants, confronter leurs disponibilités, rechercher une salle, des hôtels, des restaurants, des animateurs, des musiciens, des techniciens de la lumière et du son, des rédacteurs pour les actes du séminaire, un imprimeur. Demander des devis. Puis, planifier le déroulement, le minuter, veiller au respect d'un ordre protocolaire, inviter des personnalités, des journalistes. Organiser des interviews. Sur ces derniers points, Louise concéda que c'était davantage son rôle, en tant que chargée de communication, mais que je devais me coordonner avec elle. Bref, je venais, en échange d'une promesse d'augmentation future, d'accepter de blanchir sous le harnais d'un labeur sans fin, car je gardais le secrétariat. Mon temps de travail se mesurait dès lors au forfait et non plus à l'heure. Cependant, mon engagement professionnel m'aidait à m'étourdir, à oublier que chaque jour je tentais, en vain, de parler au téléphone à mes enfants. On me répondait qu'ils étaient au dessin, au cheval, à la danse. Qu'une personne qualifiée s'en occupait. Que je

devais attendre le samedi ! Que je devais cesser mon harcèlement !

Était-ce la solitude ? La fréquentation de Louise ? Chaque soir, quand je rentrais dans ma chambre après une journée passée tambour battant, je m'interrogeais sur mon existence. J'approchais de la quarantaine. Jusque-là, je m'étais laissé vivre. Un mari raisonnable, bon salaire, un bel appartement, des vacances dans des endroits paradisiaques. Les grossesses, les enfants, les repas de famille. Les recettes de cuisine échangées entre belles-sœurs, entre épouses. Les discussions sur les progrès des petits, de leurs premiers pas à leurs premières rédactions. Louise me renvoyait une image de moi-même différente, en bien des points, de celle que j'avais. D'ailleurs, depuis quelques jours, elle m'appelait Mère tisane ! Ça résumait tout ce qu'elle pensait de moi. Je commençais même à envier sa liberté, les plaisirs qu'elle prenait, semble-t-il, avec son corps. Avec Bertrand, nous faisons l'amour régulièrement... disons plusieurs fois par mois. Ça ne me déplaisait pas. C'était pour moi un moment de grande complicité ; un acte fondateur du couple, un symbole de la vie qu'il engendrait. Jamais je n'avais imaginé qu'il puisse désirer autre chose. Quand j'avais découvert ses aventures, mon univers s'était effondré.

Ma réalité était-elle faussée ? Louise, je le voyais bien, était épanouie. On le sentait à sa manière de travailler, elle n'avait jamais peur de se lancer dans des choses nouvelles. Comme tout un chacun, elle devait avoir ses chagrins, mais globalement, elle était plus en phase avec le monde que je ne l'étais. J'en avais pris conscience quand je m'étais rendue chez elle de façon improvisée. C'était dans la foulée de la journée de dingue que j'avais passée. Elle voulait poursuivre ma formation. Son appartement n'était pas vraiment rangé.

Ce n'était pas non plus le capharnaüm, juste du linge étendu dans le salon. Pendant qu'elle préparait des verres dans la cuisine, je passai en revue les sous-vêtements étalés sous mes yeux. Une lingerie sophistiquée, colorée, truffée de dentelles. Pas une seule culotte en coton ! Et pour chaque soutien-gorge, je comptai au moins deux ou trois culottes identiques. J'avais toujours pensé qu'on ne portait ce genre de dessous que pour aguicher un homme. Louise n'était pas de ces femmes-là. Elle rencontrait sans doute des hommes. Elle avait tout ce qu'il fallait pour ça et même davantage, mais ce n'était pas tous les jours. Alors, pourquoi porter quotidiennement ces trucs inconfortables, qui devaient irriter la peau ? C'est parce qu'elle ne se posait jamais ce genre de questions que Louise était heureuse. C'est précisément parce que je me les posais que je me retrouvais seule. Trompée, anéantie. Ah, pour ça, j'étais solidement campée sur mes certitudes. Je ne me vautrais pas dans la luxure ni n'égarais mon esprit dans des considérations aussi futiles que des sous-vêtements en dentelle. J'avais beau me persuader que les autres étaient dans l'erreur, je voyais bien, à leur mine, à la vie qu'elles menaient, qu'elles avaient trouvé quelque chose qui m'avait toujours échappé. Louise les incarnait à elle seule. Pour moi, la lingerie sophistiquée reléguait les femmes à un rôle d'objet. J'avais toujours refusé cette conception. Pourtant, en observant ces guirlandes de dentelles, en les imaginant portées par une fille comme Louise, je nuançai mon jugement. Même si le corps des femmes était trop souvent exploité, marchandé, commercialisé, je reconnaissais que la lingerie fine le sublimait, lui conférait le statut d'objet précieux, qu'on aime à regarder, à toucher aussi. Passer du rang d'être vivant, d'animal aux fonctions triviales, à celui d'objet noble doté

d'une fonction purement esthétique constituait une découverte, une prise de conscience, mais aussi un intérêt pour moi. Une femme, et Louise en était l'illustration parfaite, pouvait être une professionnelle de qualité, une amie solide et fiable, capable d'écouter, de comprendre ce qu'il lui était étranger, de trouver des solutions et, en même temps, un objet dont les lignes, les nuances, les formes, étaient travaillées, maîtrisées dans le seul but d'être regardées, appréciées, voire désirées.

Nous trinquâmes à mes nouvelles responsabilités. Louise avait choisi un vin d'Alsace. Très doux. Je me sentais bien avec elle. Étrangement plus à l'aise qu'avec mes anciennes amies. Je sentais une sorte de concurrence entre Séverine, Julie et moi. C'était à celle dont les enfants réussiraient le mieux, à celle dont le mari gagnerait le plus. Ce que je n'avais pas mesuré, c'est que l'une et l'autre avaient une activité professionnelle. Bon, il s'agissait de boulot tranquille qui les occupait trois ou quatre demi-journées par semaine, mais ça leur suffisait à me faire sentir que je n'étais qu'une ménagère. Avec Louise, au moins, nous partagions le même marathon professionnel.

— Tu t'en es bien tirée ma petit'Mère tisane ! Demain, il faut passer à la vitesse supérieure. On voit le client. Il faudrait pas qu'il ait des inquiétudes sur l'avancée du projet. Au moment de la quitter, je fus prise d'une bouffée d'angoisse. La peur sans doute de me retrouver seule dans ma chambre au foyer. Ou était-ce une sensation de déchirement ? J'étais bien avec elle. Elle s'occupait de moi, me guidait, me rassurait. Elle se moquait de moi, mais c'était tellement gentil, tellement doux. En plus, j'aimais le parfum qu'elle portait. Très discret. Presque fugitif. Il me

donnait envie de m'installer là, dans son canapé, de l'écouter m'expliquer la vie, me donner l'énergie d'en découdre, de surmonter des défis que j'avais toujours crus hors de ma portée.

*

Louise me présenta la présidente de l'association des ophtalmologues. Celle-ci m'exposa ce qu'elle attendait du congrès, des interventions qu'elle souhaitait, du niveau de prestations qu'elle envisageait. Elle me posa une série de questions assez techniques, mais auxquelles je n'eus aucune difficulté à répondre, car Louise m'y avait méticuleusement préparée. L'après-midi, nous avons rendez-vous avec le régisseur du complexe où se déroulerait le séminaire. Un type charmant d'environ quarante-cinq ans. Il prit le temps de nous détailler les moindres recoins de l'espace qu'il dirigeait. Il nous fit faire le tour des salles de réunions, des espaces de détente et nous montra l'amphithéâtre.

— Méfie-toi, Mère tisane ! me glissa Louise à l'oreille. D'ordinaire, il n'en fait pas autant.

— C'est bon, je vois bien ! répliquai-je, agacée.

En réalité, ça me faisait du bien d'être ainsi courtisée. Du reste, le type était amusant. Très attentionné. Faisant preuve d'esprit. Mais je me doutais que d'ici deux ou trois rencontres, il m'inviterait à prendre un verre ou carrément à déjeuner. Si jusqu'à une date récente, je repoussais ces tentatives par un grand pas de côté, un sourire et quelques mots de remerciement flatté, cette fois, je laissais venir avec curiosité sans savoir quelle suite je donnerais. Le besoin de séduire qu'on prête aux hommes m'avait toujours rendue perplexe. Cet homme était sans doute en couple ; s'il ne l'était pas, il devait bien se dire qu'il était probable que je le

sois. Bref, dans cette rencontre, la probabilité que nous soyons tous les deux disponibles était très faible. Ça ne l'empêchait nullement de faire son numéro. Était-ce ce que faisait Bertrand ? Sans doute n'était-il pas différent du portrait des hommes que dressaient mes magazines habituels. L'individu mâle était un incorrigible coureur de jupons. Immature. Incapable d'assurer sa paternité. J'avais longtemps cru que mon mari échappait à cette caricature. La cour de cet homme-ci ne m'indisposait pas. Elle m'amusait autant qu'elle me surprenait, car je n'avais nullement l'intention de me retrouver en tête-à-tête avec lui. Juste l'envie étonnante de me divertir un peu. Ou d'expérimenter mon propre pouvoir de séduction. Ce qu'il en restait. J'avais réussi à conquérir Bertrand des années auparavant ; depuis je n'avais plus jamais éprouvé le besoin de plaire. Bien sûr, les magazines que je lisais étaient remplis de l'idée qu'une femme devait séduire, partout, tout le temps. J'avais lu aussi que certains hommes draguaient les femmes sans intention particulière. Juste par défi. Ce jeu m'avait toujours semblé stupide, mais je voulais essayer. Je fis durer la visite autant qu'il était décent de le faire. Je demandai à voir le parking, le vestiaire, la cafétéria, l'interrogeai sur les dimensions des salles de réunions, la présence ou non d'équipements informatiques et de vidéo-projection. Je sentais que Louise s'impatientait. Elle me laissa seule le temps d'aller aux toilettes. Tout à coup, cet homme m'indisposa. Je ne supportais pas son déodorant. Pourquoi ne l'avais-je pas remarqué plus tôt ?

De retour au bureau, je renseignai mes fiches, tout comme Louise me l'avait conseillé. Je passai les deux heures restantes à téléphoner pour réclamer des devis, des

catalogues, des rendez-vous. Louise vint me dire au revoir, un peu avant dix-neuf heures.

— Ne traîne pas trop longtemps ! Les agents d'entretien n'aiment pas quand il reste du monde dans les bureaux.

Le même sentiment d'arrachement que la veille. Dès que Louise s'éloignait de moi, la peur, l'angoisse me prenaient. Je lui fis la bise. Je notai, un peu tard, que ma main s'était attardée sur son épaule. Fort heureusement, elle ne s'en était pas aperçue.

Je chauffai une soupe dans le micro-ondes, que je cachais dans un placard quand je ne m'en servais pas, car il était interdit de se préparer à manger dans les chambres. Puis, j'allumai la télé, pour chasser la solitude et l'envie d'appeler mes enfants. Tout en suivant distraitement le programme, je consultai mon compte en banque. Le crédit était toujours là. La banque n'avait toujours pas corrigé son erreur. Je commençais à me persuader qu'il s'agissait bien d'une défaillance informatique, que la banque ne parviendrait jamais à retrouver, parmi les milliers de comptes, de lignes de crédits et de débits. Le virement correspondait à un dépôt en espèces.

Le téléphone sonna. C'était Louise.

— Je ne te réveille pas au moins ?

— J'étais en train de regarder mes comptes. La banque n'a toujours pas corrigé son erreur.

— Surtout, ne leur dis rien ! Avec un peu de chance, tu vas être riche !

— Je ne cracherais pas sur un coup de pouce du destin.

— Tu serais bien bête. Bon, t'as de quoi noter ? Je te donne les coordonnées de l'avocate.

*

Malgré la sollicitude de Louise, je passai une mauvaise nuit. Je n'avais pour ainsi dire jamais vécu seule. Plus que tout, le manque de mes enfants me torturait. Je culpabilisais à l'idée de les savoir loin de moi. Me réclamaient-ils au moins ? Je souhaitais qu'ils pleurent mon absence et, en même temps, cette image me déchirait le cœur. Qu'est-ce que je faisais dans cette chambre minuscule d'un foyer minable ? Ma place n'était pas là. J'avais dérapé, perdu la raison.

Et maintenant, il y avait cette histoire de virement après une soirée dont je ne me souvenais pas.

En sortant, j'essayai de me motiver en me disant que c'était le dernier jour d'une semaine particulièrement éprouvante, et que j'allais voir un peu mes enfants le lendemain. Mais le peu d'enthousiasme que j'étais parvenue à gagner s'étiola, en voyant mon Audi à nouveau abandonnée n'importe comment. Cette fois, j'étais certaine de l'avoir correctement rangée. Quelqu'un l'avait déplacée pendant la nuit.

— Vérifie ton compteur, ta jauge d'essence, me dit Louise d'un air perplexe quand j'arrivai au bureau. Une voiture ne se déplace pas toute seule comme ça, et les voleurs ne ramènent pas les voitures.

— Tu ne me crois pas ? C'est ça ?

— Mais si ! Allez, t'inquiète pas, Mère tisane, je vais venir chez toi, ce soir. On va en avoir le cœur net. En attendant, je voudrais pas te bousculer, mais si on veut finir tôt, faut qu'on s'y mette ! On a du boulot, tu sais ! Ton régisseur t'a déjà appelée ! ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

Ça m'était difficile de le reconnaître, mais Louise, cette gamine, balisait mon existence. Elle avait une solution à tous mes problèmes : elle me trouvait une avocate, assurait ma promotion professionnelle et proposait maintenant son

aide pour lever un mystère qui me préoccupait depuis trois jours.

Je passai dans mon bureau et appelai le régisseur du palais des congrès. Il voulait régler au plus vite des problèmes d'attestation d'assurance. Je soupçonnai un prétexte, mais lui promis de venir dès que possible. Il insista pour convenir d'un rendez-vous que je parvins, non sans mal, à différer de plusieurs jours. La veille, il m'avait amusée. Au téléphone, il m'agaçait tant son prétexte était grossier. Il avait l'habitude de travailler avec l'agence et n'avait aucune raison de douter de notre système d'assurance. Il l'aurait son attestation, quand j'aurais réglé les affaires urgentes. J'avais des tonnes de coups de fil à passer, des mails à envoyer, des tableaux et des bons de commande à remplir en plus des hôtels et restaurants à visiter. Que cherchaient-ils au juste ces hommes ? Coucher avec le plus de femmes possible ? C'était souvent ce que j'avais entendu. Ils nous envisageaient d'abord, et avant toute autre considération, comme des objets sexuels. Que d'énergie gaspillée ! Que de temps perdu ! Que d'imagination dispersée, détournée des choses essentielles ! Au fait, c'était quoi l'essentiel ? Certainement pas de se faire pénétrer par un phallus en goguette.

— Alors, qu'est-ce qu'il te voulait, le régisseur ?

Elle se fichait de moi. La tête légèrement inclinée, un sourire jusqu'aux oreilles, elle attendait ma réponse avec une évidente gourmandise.

— Notre contrat d'assurance !

— Tu ne lui as pas encore amené ?

— Non ! D'ailleurs, je lui enverrai par mail.

— Ah ! La mère de famille se réveille ! À ce propos, t'as appelé l'avocate ?